

L'image de la déchéance sociopolitique ou la sémiologie de l'absurde camusien dans « La fin qui nous attend » de Ryad Girod .

D. Haid Salima

صورة الانحدار الاجتماعي السياسي أوسميائية عبثية كامو
في "النهاية التي تنتظرنا" لرياض جيرود

د. سليمة حايد*

Received: 01 /08 /2022

Accepted: 02 /02 /2022

Published: 10 / 05 /2022

Abstract:

Ryad Girod sets out in his second novel "The End Ahead of Us " the situation of a people caught between the anvil and the hammer: on the one hand a corrupt and dictator political regime embodied by the hero and his acolytes, on the other side the Islamists who incarnate a form of evil revolt and takes to account the vagaries of a devastating earthquake taking advantage of the natural catastrophe and interpreting it as a divine curse. By this fact, the people are called to the overthrow of the political regime and the encouragement of the rise of the Islamists. We want to show how the author used an apocalyptic vision to describe through her and because of her the fall of a society victim and accomplice of a failing political regime.

Corresponding author : Salima Haid : samou2578@yahoo.fr,

* Université Dr Yahia Fares Médéa/ samou2578@yahoo.fr

Keywords: apocalypse, politics, islamists, absurd.

Résumé :

Il faut admettre que les événements sociopolitiques qu'un pays subit n'est pas sans laisser des séquelles sur les différentes classes de la société en questions. Rien qu'en prenant comme exemple les pays maghrébins nous nous rendons compte du grand impact psychologique gravé par des faits comme la décennie noire pour l'Algérie et les printemps arabes pour certains pays maghrébins.

La littérature est l'une des moyens utilisés pour refléter la souffrance d'une société au bout des nerfs : Ces dernières années les sujets de prédilection des auteurs sont ceux qui touchent directement la vie quotidienne et surtout ceux qui dénoncent une société infectée et infecte pour exprimer le mal-être et la douleur qui les rongent.

Tout compte fait de ce genre romancier issu du réalisme vécu, nous tenons à présenter un roman qui a attiré notre attention par ses thèmes traités d'apparence contradictoires, agencés par une équation ordonnée d'un auteur mathématicien de formation qui a pu trouver dans la description tragique d'une fin du monde par un héros camusien un côté radieux qui apaise la pesanteur de l'implacable absurde .

Ryad Girod expose dans son deuxième roman « la fin qui nous attend» (Girod 2015) la situation d'un peuple pris entre l'enclume et le marteau : d'un côté un régime politique corrompu et dictateur incarné par le héros et ses acolytes, de l'autre côté les islamistes qui incarnent

une forme de révolte maléfique et prend à son compte les aléas d'un séisme dévastateur en profitant de la catastrophe naturelle et l'interprétant comme une malédiction divine. Par ce fait, La peuplade est appelée au renversement du régime politique et l'encouragement de la montée des islamistes.

Nous tenons à montrer comment l'auteur s'est servi d'une vision apocalyptique pour décrire à travers elle et à cause d'elle la déchéance d'une société victime et complice d'un régime politique défaillant

ملخص:

يعرض رياض جبرود في روايته الثانية "النهاية التي تنتظرنا" حالة شعب عالق بين السندان والمطرقة : من ناحية نظام سياسي فاسد وديكتاتوري يجسده البطل وأعوانه ، من ناحية أخرى الإسلاميون الذين يجسدون شكلاً من أشكال التمرد ,مستغلين الكارثة الطبيعية وتفسيرها على أنها لعنة . نريد أن نبين كيف استخدم الكاتب رؤية نهاية العالم لصف من خلالها وبسببها سقوط ضحية مجتمع وشريك لنظام. نستنتج أن رؤية نهاية العالم هي رمزية جديدة للعبثية

كلمات مفتاحية : نهاية العالم الإسلاميون, السياسة, العبثية

1. INTRODUCTION

Témoignage de la défaillance du régime politique, autopsie des fléaux sociaux ou révélation de tabous, ce sont les sujets de prédilection de l'écriture maghrébine contemporaine qui s'inscrivent plutôt comme une dénonciation plus qu'une prise de conscience.

Etalage de réflexions de soi sur les autres ou les autres sur soi ou réflexions tout court sont les constantes des romans maghrébins modernes : l'écrivain maghrébin se sert de l'écriture comme prétexte de vulgarité, il partage sa vision du monde avec le lecteur. Il exprime,

à travers ses écrits, ses émotions, ses opinions et surtout ses complexes et ses craintes.

C'est le cas de Ryad Girod qui nous fait partager dans son livre *La fin qui nous attend* (Girod, 2015) une vision apocalyptique dont est affublé le héros narrateur. Une vision qui affecte son comportement désinvolte et indifférent devant la mort des étrangers et même de ses proches.

Nous tenterons dans notre exposé d'expliquer à travers le héros qui résume toute la vision de l'horreur comment la symbolique de l'apocalypse signifie -t- elle l'absurde ?

Cette recherche compte expliquer le faisceau sémique de l'absurde dans les personnages et leur lien de cause ou d'effet avec la vision apocalyptique prédominante dans le texte.

2. Le héros : un Meursault fait autrement

D'abord il faut noter que le héros narrateur, celui qui dit *je*, est une voix sans nom : en effet, on ne connaît pas son nom ni ses origines ni sa description physique... rien de cela n'est mentionné. On a l'impression que ces détails, vus comme superflus, le déshumanisent.

Par contre on sait déjà au début du roman que le narrateur est un militaire ou plutôt une sorte de mercenaire de l'Etat chargé des basses besognes de l'armée dont personne ne veut en prendre la responsabilité.

C'est à travers ce personnage qu'on prend conscience de la vie d'opulence et de débauche des hauts fonctionnaires de l'armée dont le supérieur du héros en est un échantillon sur mesure.

Le narrateur reçoit de ce haut fonctionnaire, par une communication téléphonique, l'ordre de liquidation de ses victimes... généralement les cibles sont des gens qui dérangent la vie sereine des représentants de l'Etat. Ceux qui le sont en cette période sont les islamistes localisés dans les quartiers populaires qui commencent à prendre de plus en plus de pouvoir. Ceux-là font peur au point où le colonel somme son subalterne : « *tuez-les ! Traquez- les même sous les décombres !* » (Girod, 2015, p.25).

On voit au début du roman, le *mercenaire* de l'armée liquider avec un sang-froid sa cible. Il raconte en détail son attente à l'affût comme un chasseur qui traque sa proie inconsciente avant de la buter.

Le tueur raconte la scène sans remords ni émois, on découvre avec horreur que la mort le laisse indifférent.

Parfois lorsqu'il fait beau ou mon emploi du temps me le permet, je vais voir de plus près, parmi la foule, le visage de ma cible...et je suis toujours surpris de la différence qu'il y a avec celui vivant qui flottait au fond de la lunette de mon fusil , quelques minutes auparavant...un visage sans vie est souvent méconnaissable (Girod, 2015, p.36).

Le narrateur nous fait voir son caractère indifférent et la cruauté de sa personnalité sans gêne. Un portrait qui nous rappelle celui de

Maursault le héros de l'Etranger (Camus, 1940), un sujet vide de sentiments même pour ceux qui sont les plus proches à lui.

Le fameux incipit « aujourd'hui ma mère est morte ou peut être hier » (Camus, 1940, p.12) se trouve de la même cadence que chez le héros de Girod. Mais cette fois-ci l'indifférence sera accentuée par une haine et un dégoût jusqu'à la volonté de faire disparaître ses proches qui le gênent.

Il faut reconnaître que je me souciais tout aussi peu de le leur (sa femme et son fils) que l'éventualité de leur disparition définitive me satisfait parfaitement ; ces deux là se sont accrochés à ma vie pour la ruiner et rien d'autres ne motivait leur existence ... et s'il n'y avait pas ma signature sur l'acte de mariage et l'acte de naissance attestant ma part de responsabilité et par conséquent comme autorisant leur présence sous mon toit , je les aurais abattu comme de vulgaires terroristes (...) il n'y avait que de la merde ! ils se sont acharnés à me pourrir l'existence (Girod, 2015, p.27).

Girod comme Camus peint l'indifférence de son protagoniste à travers son comportement avec les autres et avec les événements. Toutefois, il étale également, comme l'auteur pied-noir, à travers cette vision objective la fatuité de la société :

À travers le spectacle des lamentations des parents de la victime abattue par le héros et les gens qui entourent le cadavre inanimé. Le narrateur nous fait découvrir une indifférence plus

imposante et une horreur qui existent ailleurs, chez les autres, sous un masque d'hypocrisie et dans un jeu de rôle impeccable.

J'attends parfois l'arrivée d'une mère ou d'un père et je remarque qu'il y'a toujours un instant de perplexité, de doute ...ce moment ne m'intéresse pas il est systématiquement inauthentique : les pleurs sont bruyants et les paroles qui les accompagnent paraissent à la fois absurdes et ridicules les pourquoi t'ont – ils tué ? ou reviens mon fils sont en fait destinés à la foule qui les entend (Girod, 2015, p.37).

Meursault, Rappelons-le, a été condamné par le fait de n'exprimer aucun sentiment et rester sec sans motivation aucune à l'annonce de la mort de sa mère. Il est jugé par la société parce qu'il n'a pas joué la comédie du sujet « siège de sentiments et d'émotions » plutôt que pour les faits eux-mêmes c'est-à-dire le meurtre de l'Arabe.

On retrouve la même réflexion chez Girod : le héros dans ce cas est le spectateur de cette déchéance sociale et cette comédie insensée.

A travers cette scène, le narrateur nous fait une description phénoménologique de la société en désordre rongée par l'hypocrisie jusqu'à en faire une schizophrénie. Il décortique d'une manière crue la débâcle sociale qui sera une des raisons qui entrainera la fin du monde.

Tout ce qui s'y montre s'y laisse saisir sous la forme objective : nous tournons autour des événements, autour du héros central, comme si nous ne pouvions en prendre qu'une vue extérieure... Le sujet devient alors une conscience qui prend consistance à percevoir une extériorité, ou à être perçu

lui-même comme objet dans le regard d'autrui... d'une conscience vide qui n'existe que de percevoir ce qu'elle n'est pas, cela même constitue le noyau de l'expérience phénoménologique. (François Migeot, 2002, p.)

A l'instar de cette scène d'anatomie sociale, nous remarquons que Girod procède par une épistémologie logique qui commence par relever et expliquer les différents phénomènes sociaux.

Ces phénomènes seront les causes majeures de la fin du monde qui est, en fait, une suite logique de toutes ces formes de dépassements de l'humain... la fin, en toute logique, est inévitable !

Loin d'être comme le héros camusien c'est-à-dire un être vide qui subit la contingence de la vie sans transcendance, le mercenaire de l'Etat refuse cette passivité providentielle. Il assume son rôle de tueur et l'accepte contrairement à Meursault. Par conséquent, Le hasard ou la providence, peut importe, ne fera pas de lui un tueur qui assume mal son rôle de malfaiteur.

Si la vie a fait de lui un mercenaire il assume son rôle même s'il accomplit ses missions presque à contrecœur et profite de son talent acquis pour donner la mort non seulement pour anéantir mais aussi pour soulager.

3. Le mercenaire : Ange de la mort

Le personnage narrateur représente l'absurde dans son indifférence face à la vie, face à la mort et surtout face au séisme qui annonce la fin du monde.

Ses réactions dépeint un soldat automate qui exécute les ordres de son supérieur non par dévouement ou nationalisme mais parce que c'est dans l'ordre des choses.

Ce militaire incarne le rôle de l'ange de la mort, il nous montre dans une formule philosophique bien agencée les frontières floues entre la vie et la mort et la relativité des valeurs données à ces deux vérités.

à travers les personnages exécutés par lui, il nous fait voir que toute vie n'est pas une jouissance et toute mort n'est pas un malheur. Nous découvrons après l'exécution de la cible dictée par son supérieur qu'il s'agit éventuellement d'un des islamistes que l'armée essaye par tous les moyens légitimes et surtout illégitimes de décimer les membres actifs.

Ce fut après le tour de Douce sa bien-aimée et son seul espoir dans sa vie sombre, le motif de son exécution : suite au tremblement de terre, les islamistes ont kidnappé cette belle créature, l'ont mutilée pour la réduire en une masse humaine difforme.

La masseuse connue par ses mœurs légères devient par la suite une femme-tronc sourde muette et aveugle. Son handicap comme l'explique Francis Berthelot crée un conflit entre la volonté d'agir et son organisme donne une situation pathétique au récit :

Le fait qu'il ne puisse agir devient alors un ressort dramatique. Trahi par son corps, il n'est plus en mesure d'imprimer aux événements le cours qu'il désire. (Francis Berthelot, 1997. p.122) .

Sa survie, alors, n'avait aucun sens....son amant lui donna la mort comme acte de délivrance. Puis vint le tour de son fils qui commence à présenter un danger pour les autres, il est une vraie peste, l'exécution de ce fils rendit le salut à la société.

Après ce fut le tour du vendeur de whisky qui se plaignait de son voisin, son râlement lui faisait tellement de la peine que le héros a décidé de le soulager avec une balle dans la tête « En toute générosité. Par nature .J'exécute mes missions dans une volonté de destruction et un élan de bonté. » (Girod, 2015, p.37).

Le narrateur nous fait voir que la mort est en harmonie avec ce monde en déchéance, elle complète ce décor macabre d'une société qui vit dans l'horreur au quotidien.

Le narrateur étaye une idée philosophique qui consiste à rendre les entités opposées ,comme la vie et la mort l'horreur et la bonté, leur vrai sens c'est-à-dire deux formes de la même nature qui se complètent. Il montre que l'harmonie se réalise par la coexistence de ces apparentes oppositions dans le même monde.

Malgré sa liquidation physique au début du roman, Douce est omniprésente à travers l'évocation de son souvenir par le héros. Par conséquent, grâce à cette voix-sujet qui fait appeler incessamment la mémoire de la défunte, la mort ne cause aucune absence. Elle n'a, par ce fait, plus ce pouvoir d'anéantissement... ce qui mène à revoir toute la conception de la mort.

C'est la parole du narrateur qui assure son existence et celle du héros qui n'existe que parce qu'il dit :

Je suis bien en vie ...l'inquiétude que ma poésie s'en aille et que je reste parmi les morts aussi silencieux qu'eux. je suis bien en vie puisque mes mots raisonnent je regarde le monde représenté par un ciel étoilé dans l'encadrement de la fenêtre.. ce monde a des lueurs rougeâtres et une odeur de brûlé, ce monde crie à l'agonie et menace de craquer, c'est un monde en péril mais mes mots le font vivre et leur musique le porte (Girod 2015, p.20). En somme, la parole a plus de pouvoir que la mort et la vie.

4. Une société déjà au chaos

Le lecteur prend conscience d'une société déchirée entre deux entités politiques : d'un côté Le narrateur expose un régime militaire qui représente l'Etat. Cette classe corrompue est décrite par une scène icône où les colonels et les généraux se permettent l'opulence la plus criarde au milieu des corps bronzés de belles femmes qui s'offrent à eux en surenchère de l'alcool qui coule à flot en pleine détente sur un yacht de luxe.

D'un autre côté les islamistes qui pullulent dans les quartiers populaires profitant du ras le bol collectif et de l'injustice sociale pour recruter les haineux démunis prêts à se tuer pour leur cause. Le narrateur expose deux dirigeants extrémistes qui se partagent le peuple en détresse et le pays avec et l'entraîne droit vers le précipice.

Un peuple qui appréhende les secousses qui annoncent la fin du monde mais qui ne se rend pas compte qu'il subit déjà la fin du monde.

Le régime s'acharne sur le peuple, l'appauvrit, le démunit et le réduit à une austérité sévère, il se paye en toute impunité le luxe le plus grandiose sur le compte du peuple.

Les islamistes sèment la terreur et la peur parmi ce peuple à bout de souffle. Le terrorise pour mieux le manipuler, ils s'imposent par la loi de l'exécution et les tueries aléatoires. C'est un régime qui permet à ses acolytes de vider toute la haine et la perversion animalières qui pourrissent leurs esprits malades. On découvre l'extrême horreur dans la scène de la mutilation de Douce la masseuse du bain public, son corps amputé de tous ses membres, son visage de tous ses organes sensibles (les yeux, les oreilles, la langue), elle fut condamnée au pire des supplices. Devant cette violence inhumaine où on lui condamna à une survie, la mort est, dans ce cas, une délivrance. On découvre dans un paroxysme de l'insensé la scène de son enterrement qui décrit ces hommes frustrés et pervers qui l'ont tué, mêlés à la foule. ils s'acharnent à porter son cercueil pour achever leur mission de tortionnaire. Qu'est ce que la mort devant cette horreur inexplicable. Le cas de Douce est une remise en cause de la valorisation de la vie et l'appréhension de la mort « Tu as plus peur de mourir que d'avoir une vie de merde ! ». (Girod, 2015, p.24).

6. L'absurde... pas aussi mauvais que ça

Ce concours de circonstances nous fait réviser, autant que lecteur, la notion de l'absurde. Nous découvrons à travers le comportement du héros que cette notion qui justifie le non-sens de la vie n'est pas aussi fatidique que c'a été décrit par Camus. Nous voyons bien que l'absurde est assumé par ce protagoniste comme faisant partie de sa nature mais non comme un malheur. Ce non-sens de la vie surenchéri par un système social et politique chaotique sont des signes apocalyptiques qui annoncent inéluctablement la fin du monde, « une fin du monde avant le fin du monde » (Girod, 2015, p.133).

Le héros dans cette nouvelle conception de la vie et la mort accepte dans son indifférence l'enchaînement des tremblements de terre qui, remarquons nous, ne sont que la répétition de la même scène conçue comme un leitmotiv... pour le narrateur la fin du monde n'est qu'un retour vers l'équilibre « enfin la terre nous reprenait, reprenait ce qu'elle avait fait pousser de travers. » (Girod, 2015, p. 140).

L'horreur est une image plus imposante que l'absurde. Nous nous heurtons déjà au début du texte à cette image choquante du chat écrasé moitié vivant moitié mort. La scène dans son aspect pathétique peut avoir une lecture métaphorique de la condition humaine où la séquence narrative se prolonge dans un laps de temps indéterminable le temps en question est problématique il semble perdre toute ses notions la répétition de la même scène du tremblement de terre nous déroute elle est dans l'insensibilité des gens envers les victimes du séisme sous les décombres

Les images apocalyptiques sont partout mais elles semblent ne choquer personne tellement les gens ont pris l'habitude.

Conclusion :

Dans son livre *La fin qui nous attend* Girod nous fait voir, dans une ambiance de désastre et chaos fatidique, un régime dictateur déchainé qui vit dans un monde à part loin de la souffrance de la classe moyenne. Ce déséquilibre de partage de richesse et de droit civil qui ne peut que créer une société en crise. Les tremblements de terre répétitifs peuvent traduire cette révolte qui couve et n'attend que son moment pour s'éclater pour tout raser et régénérer une autre vie.

Bibliographie :

1. Girod Ryad (2015), *La fin qui nous attend*, Alger, Berzekh,
2. Camus, Albert (1942) , *L'Étranger*, Paris, Gallimard, Folio.
3. Francis Berthelot. (1997), *Le Corps du héros.* , Paris Éditions Nathan, p.122
4. Migeot, François (2002) , « Figures du sujet dans *L'Étranger* de Camus » , *Semen* [En ligne], 14 | 2002, mis en ligne le 30 avril 2007, (consulté le 31 juillet 2017. URL : <http://semen.revues.org/2501>).